

Mondialisation : une magistrale synthèse de Michel Denis (conférence de 2002)



Michel Denis (1931-2007)

Michel Denis (1931-2007), historien et universitaire, a débuté sa carrière d'enseignant au lycée Ambroise-Paré de Laval. Il a notamment présidé la Société d'archéologie et d'histoire de la Mayenne (SAHM). Le 16 octobre 2002, il a donné une conférence, intitulée « Qu'est-ce que la mondialisation ? », dans le cadre de l'Office des retraités et personnes de l'agglomération lavalloise (Orpal). Près de dix ans plus tard, le contenu, resté inédit, conserve toute sa pertinence.

Depuis les années 1990, la mondialisation est considérée comme un ensemble de phénomènes, notamment économiques, qui

affectent de plus en plus la vie quotidienne des individus et qui perturbent les actions des organisations de toute sorte, de l'entreprise à l'État. En réalité, la mondialisation – aux effets toujours contradictoires – a une longue histoire, irréversible, mais elle s'accélère depuis quelques décennies. Pourquoi et avec quelles conséquences ? Va-t-on vers un marché mondial unique, une américanisation de la planète, un affaiblissement des États ? Tout choix politique ponctuel est désormais subordonné au type de scénario qui finalement triomphera : acceptation de la domination des oligopoles ou repli sur soi, organisation par grands blocs régionaux ou organisation au niveau mondial. Là se situe l'enjeu majeur des années à venir.

Qu'est-ce que la mondialisation ? Il faut d'abord voir comment ce mot est apparu. Aujourd'hui, c'est un mot couramment utilisé alors qu'il ne fait partie de notre vocabulaire que depuis assez peu de temps. L'histoire de ce mot révèle la complexité de la réalité qu'il prétend désigner.

C'est dans les années soixante que le mot apparaît pour la première fois dans les dictionnaires, de façon très neutre. *Le Petit Robert* : mondialisation, le fait de devenir mondial... Puis les choses se sont précisées à partir des publications venues des États-Unis, dans lesquelles se développait une espèce de vision nouvelle du monde. Le monde constituerait une société globale, avec des solidarités entre différentes régions du monde, en dehors des frontières des États et sans que celles-ci puissent briser quoi que ce soit. Le moment essentiel, c'est la révélation en

Europe du livre d'un Canadien, Marshall McLuhan, *La galaxie Gutenberg*.



Marshall McLuhan

Ce livre, traduit en français ⁽¹⁾, a été très remarqué et a souvent fait l'objet de commentaires. Désormais, on a quitté l'époque de Gutenberg et par conséquent l'époque de l'imprimé comme moyen principal de communication, et on est entré, selon Marshall McLuhan, dans ce qu'il appelle le village global, comme si la terre s'était rétrécie puisqu'on peut, d'un bout à l'autre de la terre, recevoir au même moment les informations les plus importantes. Cet ouvrage a semblé, dans les années soixante, un peu utopique. On n'avait pas encore assisté à la guerre en direct, comme avec la Guerre du Golfe, ou encore la destruction des tours de Manhattan en 2001.

De McLuhan aux écoles de management américaines

Dans les années soixante, certains commencent à sentir que des choses vont changer. Mais c'est surtout dans les années quatre-vingt qu'on entre dans

⁽¹⁾ – Paris : Gallimard (coll. Idées), 1977.

une nouvelle phase avec toute une série de publications sortant des écoles de management américaines où l'on prépare les futurs cadres du monde de l'entreprise. On peut en retenir deux points essentiels :

1. Il y a de plus en plus une convergence des marchés dans le monde entier, à travers l'apparition d'une nouvelle forme d'entreprise : la firme multinationale. C'est dans les années quatre-vingt qu'on voit naître cette idée qu'il y a dans le monde, et qu'il y aura de plus en plus, de grandes firmes qui sont capables de fonctionner dans une dimension globale à travers la « triade », c'est-à-dire les trois zones du monde les plus riches et les plus puissantes : l'Amérique du Nord, l'Europe (occidentale) et le Japon.

2. On va assister à une véritable explosion du marché des capitaux. Tous les marchés boursiers, financiers, vont se fondre en un seul marché à travers le monde grâce aux politiques de déréglementation. Ces dernières sont une succession très rapide de décisions prises par les gouvernements qui consistent à autoriser les transferts de capitaux. Rappelons qu'à une époque, il n'était pas possible d'envoyer de l'argent à l'étranger sans une autorisation, même pour les faibles sommes. Tout cela était très réglementé.

L'idée d'un marché boursier unique en quelque sorte se trouve renforcée aussi par l'apparition des nouvelles technologies de l'information et de la communication, essentiellement Internet.

« Globalisation » et « Mondialisation »

Tout cela, dans les années quatre-vingt, est désigné par un mot anglais puisque c'est dans les écoles de management américaines que ces observations naissent : « globalisation ». Nous traduirons ce mot en français, dans un premier temps, par « globalisation », mais l'anglais a un seul mot et nous, nous allons rapidement en découvrir deux et, d'ailleurs, cela va nous embarrasser. « Globalisation » est la transcription pure et simple du mot anglais, et puis rapidement on inventera un second mot qui est un petit peu plus compréhensible en France : « mondialisation ».

C'est dans les années quatre-vingt-dix, après la disparition de l'URSS, la disparition définitive de la Guerre froide et la naissance d'un monde qu'on croyait pacifique, démocratique, etc., que le mot « mondialisation » l'emporte en français pour désigner plusieurs choses voisines, très proches :

1. Tout d'abord, l'idée que, désormais, avec la chute de l'URSS, le marché (la loi de l'offre et de la demande) va prédominer dans le monde. Il n'y a plus d'autres systèmes que le système du marché. Fini le marché à la façon soviétique. Le monde est donc globalisé autour du marché.

2. Ensuite, c'est dans les années quatre-vingt-dix qu'on prend conscience des menaces qui pèsent sur la nature. C'est le début du succès des thèses écolo-

gistes qui, d'une façon ou d'une autre, font prendre conscience qu'il y a une certaine unité de la planète et que les bêtises qui sont faites à un bout du monde peuvent avoir des répercussions dramatiques à l'autre bout du monde : fragilité des équilibres, le monde forme un tout.

3. Enfin, l'intégration transnationale (sans tenir compte des frontières), l'intégration de l'économie, l'intégration des marchés financiers vont s'accroissant.

Approbaton / désapprobaton

Voilà comment la mondialisation devient un phénomène dont tout le monde parle et pas seulement les économistes. Le mot a un tel succès et si rapide que, ou bien on s'enthousiasme pour la mondialisation (le mot devient fascinant) ou bien, au contraire, cela suscite la répulsion : on est « anti-mondialisation ».

Le mot a d'emblée suscité soit l'approbaton soit la désapprobaton totale, en oubliant d'une part que si on est complètement pour, la mondialisation peut avoir des effets pervers si on ne fait pas attention, et en oubliant d'autre part qu'on ne peut pas être complètement contre ne serait-ce que pour une raison simple, c'est que la mondialisation n'est pas un phénomène nouveau, ce n'est pas aussi nouveau qu'on le croit. On ne peut pas complètement renverser le cours de l'histoire. On peut le transformer, mais on ne peut pas revenir en arrière.

Aujourd'hui, le mot est compris de façon un peu différente selon la spécialité de ceux qui l'utilisent. Finalement, le mot couvre tout et, du coup, c'est une notion bien compliquée.

Les économistes ne sont pas d'accord pour donner une définition. C'est même-là où il y a le plus de divergences. Certains, quand ils parlent de mondialisation, ne pensent qu'aux entreprises qui vendent partout dans le monde le même produit et qui ne s'occupent pas des frontières. D'autres (c'est peut-être ceux-là qui sont les plus nombreux chez les économistes) soulignent que, dans l'économie actuelle, les frontières ne sont plus pertinentes et ils pensent qu'il faut réorganiser le monde, qu'il faut faire fonctionner les sociétés autrement.

La diplomatie reléguée

Quant aux spécialistes des sciences politiques et des relations internationales, ils pensent que, depuis la chute de l'URSS, les relations non-étatiques, autres que celles entre les États, deviennent finalement plus importantes que les relations entre les États. Or, pendant toute l'histoire du monde, les relations internationales ont été entre les gouvernements et voilà qu'il y aurait des phénomènes qui contournent les États : les flux démographiques ; les flux culturels au sens le plus large, et notamment les flux de communication ; les flux religieux ; les flux financiers ou économiques, les marchés boursiers, mais aussi les trafics illicites qui sont peut-être plus importants que les trafics licites.

Les politistes soulignent que tout cela, sur lequel jusqu'à nouvel ordre les États sont complètement impuissants, devient, pour fabriquer le monde, presque plus important que la diplomatie. Ce n'est pas un ambassadeur allant se présenter à un gouvernement auprès duquel il est accrédité qui va changer la face du monde. À une époque, la diplomatie était un vecteur crucial de l'histoire du monde. C'est ce qui pouvait la faire basculer. Aujourd'hui, non. Il y a des tas de choses pour lesquels les États n'interviennent pas.

Pour les économistes, ce sont les firmes, les marchés ; pour les politistes, ce sont les tas de phénomènes obscurs qui se passent dans le dos des gouvernements ; et pour les géographes ?

La « ville globale » des géographes

Des géographes font aujourd'hui une distinction entre une étendue et un espace. Par exemple, le Sahara est une étendue. Un espace, c'est autre chose, c'est une étendue qui est parcourue par des flux. Un espace est très vivant et la mondialisation, pour les géographes de la nouvelle école, c'est le processus de formation d'un seul espace au niveau mondial, tout cela du fait qu'on maîtrise maintenant très bien les distances. Celles-ci ne constituent plus un véritable obstacle, même pas pour la vie sociale. Les réalités qui étaient jusque-là séparées sont donc très facilement mises en relation. La mondialisation est la transformation du monde en un espace unique.

Ceci a des effets homogénéisateurs, mais en même temps, par réaction contre cet espace mondial, cela réactive d'anciennes différences aux échelons les plus bas de la société. On voit naître, expliquent certains géographes, des entités nouvelles dans cet espace mondial. En 1991, l'Américaine Saskia Sassen publie un livre intitulé *La ville globale* qui reprend ce phénomène nouveau. La ville globale n'est pas Laval, n'est pas Rennes, nous n'en sommes pas là. Pour l'auteure, la ville globale, le summum du summum, c'est New York, mais c'est aussi Tokyo, Londres, Paris. Il y aurait quatre ou cinq villes globales dans le monde qui, par dessus les États, sont connectées entre elles, en particulier par les fameux moyens de communication. Ces villes seraient les centres de commandement du monde et donneraient une impulsion à tous égards (économiques, culturels, etc.) au niveau mondial. À côté des villes globales, il y aurait quelques régions qui, elles aussi, apparaîtraient comme des centres de commandement, la Silicon Valley par exemple.



Saskia Sassen

Chaque spécialiste a donc tendance à voir la mondialisation à sa façon, mais au milieu de tout cela, il y a quand même quelque chose de commun.

Les « faux-amis »

Il y a d'autres mots qui ne sont pas la mondialisation même s'ils ont des liens avec celle-ci. Nous pouvons citer la « **délocalisation** » qui est quelque chose de plus restreint. La délocalisation est le fait, pour une entreprise, de changer de lieu pour aller fabriquer un produit d'un endroit où la main d'œuvre coûte cher, vers un endroit où elle est payée moins cher. La délocalisation est un élément qui a facilité et qui accompagne la mondialisation, et cela en est un aspect très pointu.

En outre, ne confondons pas mondialisation et **internationalisation**. La mondialisation est un espace mondial ; l'internationalisation, c'est un phénomène qui est beaucoup plus traditionnel, ce sont les relations entre deux nations, notamment sur le plan économique, avec l'ouverture des entreprises qui cessent d'être dans une seule nation et qui font du commerce avec une autre. Mais cela n'est que le point de départ, en quelque sorte, de la mondialisation, qui est plus que l'internationalisation.

On entend également le mot « **déréglementation** ». C'est la disparition des douanes, des contrôles aux frontières. Bien sûr, cela accélère la mondialisation.

On entend le mot « **marchandisation** ». Dans le monde d'autrefois, il y avait des produits qui étaient des produits marchands (le charbon, le minerai de fer) et des produits qu'on ne marchandait pas (les services d'un coiffeur, par exemple). Mais, s'il y a une marchandisation dans le monde, c'est qu'il y a quand même un élargissement considérable des échanges, y compris des échanges de certains services (services bancaires, par exemple), et de certains produits qui sont devenus des marchandises et qui n'en étaient pas autrefois (produits culturels, par exemple). Il n'y a pas seulement l'industrie traditionnelle et les produits agricoles traditionnels. La marchandisation du monde implique qu'on vende n'importe quoi – ou presque – comme marchandise.

Nous utilisons au sens propre le mot « **régionalisation** ». Il ne s'agit pas de la régionalisation dans le cadre d'une institution française, c'est la régionalisation du monde, c'est-à-dire l'organisation du monde en quelques grandes régions : l'Union européenne ; l'Amérique du Nord autour des États-Unis, le Canada et le Mexique ; l'Amérique latine ; l'Asie du Sud-Est. Et puis, il y a des coins du monde qui ne s'organisent pas du tout, qui n'ont pas l'air d'être sur le point de pouvoir le faire : essentiellement l'Afrique.

La régionalisation du monde, quand on met cela en rapport avec la mondialisation, c'est le fait que, avant l'espace mondial, il peut y avoir des tentatives de regroupements continentaux pour faire de ces ensembles, dont l'Europe, des acteurs puissants, riches, capables de peser face, essentiellement, aux États-Unis. Mais, jusqu'à nouvel ordre, on a plutôt tendance à imaginer que la régionalisation n'est

qu'une phase préparatoire à la mondialisation. C'est-à-dire que les États sont dépassés par des unions plus vastes et ces unions iront-elles jusqu'à une union unique ? Nous ne serons plus là pour voir cela. Encore que, tout va très vite.

Voilà quelques indications qui devraient permettre de mettre de l'ordre dans les mots qu'on utilise et de ne pas parler de n'importe quoi pour n'importe quoi. Tout cela est lié, mais les points de vue sont légèrement différents et le vocabulaire doit être précis, faute de quoi, on ne peut pas se comprendre.

Un processus « en route peut-être même depuis toujours »

Dans un premier temps, soulignons que la mondialisation a une histoire plus longue qu'on ne le croit. Comme elle a une histoire très longue, on ne peut pas dire qu'il faut être « anti-mondialisation ». D'ailleurs, cela n'est plus qu'un terme de propagande. Les gens sérieux qui n'admirent pas la mondialisation parlent aujourd'hui d'une « alter-mondialisation », c'est-à-dire une mondialisation autre, et non pas la disparition de la mondialisation. Être pour la disparition de la mondialisation, c'est supprimer l'histoire du monde tout entier.

Aujourd'hui, pratiquement tout le monde est assez conscient du fait que la mondialisation actuelle n'est que la prolongation d'un processus qui, lui, est en route depuis très longtemps et peut-être même depuis toujours.

Dans l'histoire, on a d'abord assisté à la constitution des « économies-monde », ce qui n'est pas la même chose que l'économie mondiale, c'est avant celle-ci. Cette expression a été lancée par un Américain, Immanuel Wallerstein, et un Français, Fernand Braudel (1902-1985), qui fut un historien remarquable, très connu des années cinquante aux années quatre-vingt.

L'idée des « économies-monde » est l'idée qu'un fragment de l'univers, pas le monde entier, se constitue à travers l'histoire en un ensemble d'économies autonomes capables de se suffire à lui-même, sans avoir besoin de faire des échanges avec qui que ce soit d'autre.



Fernand Braudel (1902-1985)

Il y a eu à plusieurs reprises dans l'histoire, depuis l'Antiquité, des économies-monde qui se sont constituées. Rome, l'Empire romain est à lui tout seul une économie-monde. Les Romains considèrent comme des barbares tous ceux qui ne sont pas dans leur empire. Au Moyen Âge, l'Europe chrétienne est une économie-monde. Le monde islamique en est une autre. Et puis, très loin de nous, la Moscovie ; la Chine, dont on a été des millénaires sans rien savoir ; l'Inde.

Dans une économie-monde, c'est important pour la suite, il y a toujours à la fois une unité économique, mais aussi une certaine unité sociale, une certaine unité culturelle, une même civilisation, une certaine unité politique.

Par conséquent, l'économie-monde touche toutes les formes de la vie humaine. Politiquement, la forme la plus habituelle que cela prend, c'est celle de l'empire avec quand même une variante plus humaine, car l'empire, cela finit toujours mal.

Les limites de l'« économie-monde »

Une forme plus humaine que l'empire, c'est une autre économie-monde qui s'est développée à la fin du Moyen Âge, le système de la « hanse germanique ». C'est le système du réseau. Ce système peut tenir. L'empire ne tient pas parce qu'il y a forcément, à un moment, des révoltes. Tous les empires sont voués à un effondrement.

La « hanse germanique » était un système qui laissait les villes concernées s'administrer de façon autonome. C'était Lübeck, Hambourg, Brême et de nombreuses autres villes de la Baltique, de la mer du Nord, essentiellement des mers du nord de l'Europe, qui font leurs échanges pour pouvoir entre elles faire un commerce tel qu'à elles seules, elles se débrouillent dans tous les aspects financiers.

Une économie-monde, cela modifie l'espace habité avec toujours une ville-centre qui tire les avantages principaux et une périphérie. Immanuel Wallerstein et Fernand Braudel ont beaucoup insisté sur un effet pervers de l'économie-monde. Elle entraîne la prospérité, d'accord, mais il y a un centre (à un moment, c'est Anvers, à un moment, c'est Amsterdam, à un moment, c'est Londres) ; et puis, il y a une périphérie qui travaille, qui est exploitée et elle se développe mal.

La problématique des relations entre le centre et la périphérie a souvent été utilisée, y compris quand on parle de la France : le centre, c'est Paris ; la périphérie, c'est nous. Nous sommes les périphéries jusqu'à l'après Seconde Guerre mondiale, tant que le système français n'avait pas essayé de corriger cela.

Une économie-monde a toujours des avantages et des inconvénients. Les cas où les avantages et les inconvénients se disputent, ce sont la colonisation, les empires coloniaux, ceux de l'Ancien Régime, ceux du XIX^e et début du XX^e siècle. Il y a des avantages pour la vie quotidienne, mais il y a aussi des tas d'inconvénients, y compris avec l'apport de l'alcoolisme chez les Amérindiens ou de maladies

nouvelles, sans oublier la destruction des cultures, les déplacements de population, etc.

N'idéalisons pas les économies-monde qui ont marqué l'histoire, mais on ne peut pas non plus imaginer refaire l'histoire sans elles. C'est un élément fondamental.

Des économies-monde à la mondialisation

Des économies-monde, on est passé à une économie mondiale. C'est toujours un petit peu une question de vocabulaire, mais ce n'est pas la même chose. C'est à l'époque de la découverte de l'Amérique que la juxtaposition de plusieurs économies-monde a fait place à une économie mondiale. Ce n'est pas la découverte de l'Amérique, mais plutôt l'ensemble des grands voyages à travers le monde, qui font que les économies-monde de la Chine, de l'Inde, de l'Europe, ont commencé à entrer en relation. On a vu se développer des échanges à travers l'ensemble du monde. Cela n'a fait que s'accroître à partir du XVI^e siècle. C'est la mise en place de l'économie mondiale. Concrètement, cela a donné une première mondialisation, appelons cela une proto-mondialisation, c'est-à-dire une avant-mondialisation qui s'est très bien développée à travers le XIX^e siècle.

Les économistes disent : quelles preuves avez-vous de tout cela ? Des chiffres ? Comment peut-on mesurer la mondialisation ? Aujourd'hui encore, on ne sait pas. On peut utiliser le pourcentage des exportations par rapport à toutes les richesses créées. Avant la mondialisation, la part est quasiment nulle. On n'exporte pas ou de façon très exceptionnelle. Or, le phénomène qui permet de dire qu'il y a un début de mondialisation dès le XIX^e siècle, c'est que la part des exportations va en s'accroissant. Bien sûr, on n'exporte pas tout ce qu'on produit, mais on arrive à la veille de 1914 (parce que la mondialisation va s'accroissant jusqu'en 1914 d'une façon assez régulière selon les calculs des économistes) à près de 13 %. C'est-à-dire que parmi cent produits, il y en a treize qui donnent lieu à une exportation alors qu'au départ c'était un ou deux. Il y a donc un début de mondialisation. Derrière tout cela, il y a des termes très techniques pour essayer de prouver le fait que la mondialisation va croissante.

Une première mondialisation jusqu'en 1914

Ce qui a rendu cela possible au XIX^e siècle, c'est l'abaissement des prix des moyens de transport, le développement du télégraphe, puis du téléphone à la fin du siècle. Par ailleurs, ce qui a rendu possible cette première mondialisation, c'est le démantèlement des obstacles politiques, et notamment le triomphe momentané du libre-échange.

La Grande-Bretagne lance une campagne pour le libre-échange : on fait disparaître, momentanément, l'essentiel des barrières douanières, des interdictions d'importation, on fait s'effondrer les tarifs des droits de douane. Ce sont les directives britanniques, et tout le monde est prié de suivre. La France de

Napoléon III suit la Grande-Bretagne avec un célèbre traité de 1860 qui fait disparaître les droits sur le fer et, du même coup, les forges de la Mayenne, d'ailleurs, s'effondrent. C'est l'effet pervers du libre-échange triomphant au milieu du XIX^e siècle. Mais le libre-échange permet le début de constitution d'un marché mondial. En outre, on adopte la politique « de la canonnière », c'est-à-dire que les pays qui ne veulent pas s'ouvrir, on les ouvre de force. Les plus célèbres sont le Japon et la Chine. On les bombarde pour les obliger à faire du commerce dans le sens où on a envie de le faire.

Cette première mondialisation est brusquement interrompue par la Première Guerre mondiale, puisque les pays européens qui sont au cœur du monde, sont en lutte les uns contre les autres. Il n'y a plus de commerce mondial.

Après la Première Guerre mondiale, on ne revient pas vraiment à la première mondialisation pour toutes sortes de raisons : l'URSS coincée dans son coin ne fait de commerce avec personne pendant un certain temps ; les régimes hitlérien et fasciste prétendent vivre en autarcie ; et puis les autres, les démocraties, vivent depuis 1929 une crise économique et mettent des barrières. Si bien que l'entre-deux-guerres ne voit pas du tout un retour à la mondialisation, au contraire. C'est l'époque où il y a des zones : marks, sterlings, dollars, francs.

Finalement, économiquement parlant, chacun vit dans sa zone. Il n'y a pas du tout accélération de la mondialisation. Le retour des barrières douanières entraîne la haine contre les autres, la rivalité. Ce n'est pas la cause principale de la Seconde Guerre mondiale, mais c'est un arrière-plan. Cela prépare un retour à la guerre. On ne peut pas présenter un repli sur soi comme un idéal. Le repli sur soi ne peut être que source de haine entre ceux qui se replient et qui refusent le commerce avec d'autres.

Relance dans les années cinquante

Après la Seconde Guerre mondiale, par contre, on voit une relance de la mondialisation, qui n'a pas cessé, malgré la période plus difficile depuis le fameux choc pétrolier de 1973. Nous connaissons alors une explosion considérable des flux de toutes sortes, et plus seulement du fer et de la houille. Cela s'est diversifié d'une façon extraordinaire, ce qui a entraîné une extension considérable des espaces concernés par les échanges. Ce ne sont plus seulement l'Europe et l'Amérique du Nord, et un peu le reste, mais il y a l'éveil extraordinaire de l'Asie du Sud-Est. La question du pétrole introduit des bouleversements : les pays producteurs de pétrole ont des richesses financières considérables, de l'argent à recycler, et par conséquent impulsent des échanges.

Il y a également des choix politiques : abandon par l'URSS de toute politique d'autarcie, de toute politique de repli sur soi ; triomphe du libéralisme imposé par les États-Unis. Ceux-ci, dès le lendemain de la Seconde Guerre mondiale, étant donné leur puissance, leur influence, ont imposé au reste du monde

leur idéologie, à savoir que le bonheur du monde doit venir de la libération totale du marché : liberté des échanges aussi absolue que possible. D'où la mise en place de ce qui deviendra l'Organisation mondiale du commerce (OMC), pour faciliter et imposer à tout le monde la libéralisation des règles commerciales, donc la disparition des droits de douane.

Ce n'est pas totalement réalisé. Chacun ne manque pas de rappeler que même les États-Unis en sont encore à protéger leurs agriculteurs, et que quand ils se fâchent quand nous protégeons les nôtres, ils sont malvenus de faire la leçon.

Mais il y a quand même un grand mouvement qui est tout à l'inverse de ce qui s'était produit après la Première Guerre mondiale. Après celle-ci, on provoquait forcément la deuxième... Par contre, après la Seconde Guerre mondiale, on a compris qu'il fallait éviter une nouvelle guerre mondiale. On a fait disparaître tout risque d'affrontement en se réconciliant politiquement et d'abord économiquement avec l'Allemagne. Si on avait recommencé à se chamailler sur l'acier, le charbon, la sidérurgie, il est probable que la réconciliation des peuples européens aurait une nouvelle fois été impossible.

Marchandises et main d'œuvre

Dans la seconde phase après la Seconde Guerre mondiale, c'est la structure du commerce international qui a le plus changé. Par contre, si les marchés de marchandises sont ouverts, les marchés de main d'œuvre n'ont pas été organisés du tout. Au XIX^e siècle, les hommes se déplaçaient comme ils le voulaient. N'oublions pas que l'Europe a envoyé environ cinquante millions de ses habitants vers les pays neufs. C'étaient des migrations dans le sens est – ouest, sans aucune limite.

Les limites sont apparues après la Première Guerre mondiale. Les États-Unis ont mis des quotas, des barrières, et tout le monde a suivi. Après la Seconde Guerre mondiale, on ne s'est pas préoccupé de cette question et les choses se sont passées un peu n'importe comment, avec tout de même une situation nouvelle : l'Europe n'est pas exportatrice (ou à la marge) et les pays riches ont tendance, chacun, à mener leur politique et à mettre leurs barrières à l'immigration sans aucune coordination.

Au départ, cela n'a pas posé trop de problèmes. C'est seulement depuis vingt ans, au maximum, qu'on a pris conscience, en France, du fait qu'on aurait peut-être bien fait de réfléchir un peu plus. Mais on ne peut pas réfléchir tout seul. On ne peut pas ouvrir le commerce pour les marchandises et fermer les frontières pour les hommes. On les ferme pour tout ou on les ouvre pour tout, ou on met en place une organisation nouvelle.

Au XIX^e siècle, on les avait ouvertes pour tout ; dans l'entre-deux-guerres, on les avait fermées pour tout. Après la Seconde Guerre mondiale, on ouvre les

frontières pour les marchandises et on ne réfléchit pas au fait que cela va aussi poser des problèmes pour la main d'œuvre.

Dans cette phase qui est toute proche de nous, la réduction des coûts de transport n'a pas joué un grand rôle. Ce qui a surtout joué un grand rôle, c'est la disparition, par volonté des gouvernements, des tarifs, des obstacles tarifaires, qui cantonnaient les économies à l'intérieur des frontières.

Les conséquences de ce phénomène qui est donc enraciné dans l'Histoire, avec de temps en temps des coups de frein et de temps en temps des coups d'accélérateur, sont de deux catégories :

1. L'explosion des flux de toutes sortes.
2. La redistribution des pouvoirs dans le monde.

Le premier phénomène de l'explosion des flux est l'explosion du commerce mondial. Désormais, d'un bout à l'autre du monde, chacun accepte d'acheter et de vendre à tout le monde. Même la Chine a adhéré à l'OMC. Le coefficient d'ouverture du commerce mondial atteint dans beaucoup de pays, aujourd'hui, 20 %, ce qui est tout de même considérable, c'est-à-dire qu'il y a des pays qui exportent 20 % de ce qu'ils ont produit comme richesses et, par conséquent, dans beaucoup de pays, la vie même est suspendue au maintien et même sans doute à la croissance des exportations.

Si les exportations s'effondrent, c'est l'économie toute entière qui s'effondre. Ceux qui admirent cette mondialisation des échanges commerciaux disent que cela amène quelques inconvénients, mais globalement, grâce à ces échanges, le monde s'est enrichi.

La mondialisation des échanges, pour les quelques pays les plus aisés, c'est très positif, mais pour une bonne centaine d'autres, cela a entraîné au contraire des économies chancelantes dont les performances se détériorent régulièrement, avec à l'intérieur de chaque pays, des différences avec une petite couche sociale qui, elle, s'enrichit, et une société à la base qui voit sa situation s'aggraver.

Autrement dit, le système du centre et de la périphérie existe aussi dans l'économie mondiale. Il vaut mieux être dans le centre que dans la périphérie où les inégalités internes au territoire s'aggravent.

Ceux qui s'enrichissent, s'enrichissent d'une manière colossale, et un réseau se constitue entre les plus riches : on parle ainsi de méga-villes, qui ont finalement entre elles des relations bien plus importantes qu'elles n'en ont avec leurs voisins. C'est entre les très grandes villes que se constitue une espèce d'aristocratie économique, ce que certains économistes appellent une économie d'archipel. On a donc dans le monde un archipel qui est le grand bénéficiaire de ce commerce mondial. En dehors de l'archipel, on a des situations qui peuvent être, au contraire, très inquiétantes...